

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement

\$1

FOI et PATRIOTISME.

Paraissant les

1er et 15 de

Par Année

LA

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.

Littérature.

Le Bon Fils (Suite)..... 129

Histoire.

Histoire de l'Eglise (Suite)..... 134

La Mère Marie de l'Incarn.(Suite). 136

Rédaction.

A méditer 139

La Vérité..... 142

Conversion 143

Locutions proverbiales 143

Liste des Abonnements payés..... 144

Littérature.

LE BON FILS.

IV.

(Suite.)

La Gazette des Familles

Parait les 1^{er} et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT; UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

Payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la Gazette des Familles, à Ottawa.

Infortuné José, que de cruelles épreuves te sont réservées! Tu les supporterais plus courageusement, si la pensée de ta mère, à qui tu ne peux rien envoyer, n'ajoutait à tes maux. Mais console-toi: près d'elle n'as-tu pas laissé des amis, et surtout Geneviève, la douce Geneviève, qui t'a promis de ne jamais l'abandonner en ton absence?

Ce souvenir soutient, en effet, le jeune Savoyard. Malgré les rigueurs de la saison et l'insensibilité du public, il ne cesse de parcourir la ville, attendant patiem-

ment des temps meilleurs, et se résignant à tout quand il peut obtenir, du matin au soir, un peu de pain qui l'aide à ne pas mourir de faim.

Il est un jour dans l'hiver qui fait oublier à la jeunesse toutes les injures du froid ; ce jour est celui des bonbons, des joujous ; c'est le premier de l'an, époque tant louée, tant désirée ; moment de délices, d'enivremens, et où les petits enfants aiment tant leurs marraines.

Heureux ceux qui ont le droit d'en jouir ! Beaucoup, hélas ! n'en connaissent point les charmes : José est de ce nombre. Pour lui, pas de joie, pas une seule caresse de sa mère.

Ce jour de l'an, d'ordinaire si gracieux, si libéral, fut sombre et ingrat pour lui. L'égoïsme ne fit nulle attention à ses besoins. Coudeyé, repoussé par la foule qui s'inquiétait peu de ses chansons, il s'assit, transi de froid, sur les dalles glacées du boulevard des Italiens. Là, devant lui, continuellement, passait joyeuse une multitude empressée ; les enfants au cœur tendre ne lui accordaient même pas un regard de commiseration : sans doute la prospérité comme il arrive souvent, les rendait insensibles à l'abandon de leur jeune frère.

Médor seul comprenait et ressentait les peines de son maître. On lisait dans ses yeux abattus la

tristesse, l'inquiétude, et chaque fois que José le flattait de la main, il s'empressait, le bon Médor, de se rapprocher de son compagnon, afin de lui communiquer une partie de sa chaleur. Il aurait voulu faire plus pour lui : ami fidèle, il ne pouvait que partager ses souffrances, et il les partageait volontiers.

José essaya plusieurs fois de se relever, toujours inutilement : il resta dans la même position toute la journée, puis toute la nuit. Exposé aux vents, aux injures du temps, il passa l'heure du repos dans une pénible insomnie, tandis que les enfants de Paris, bien abrités, comptaient dans leurs rêves tous les dons qu'un seul jour leur avait procurés...

Le lendemain, une matineuse marchande de gâteaux prit pitié de lui, le questionna, le plaignit, fit mieux encore, en lui donnant un verre de vin, quelques gâteaux et deux gros sous.

La bienfaisance de cette femme nous prouve que sous l'enveloppe vulgaire il y a de nobles sentimens que le riche méconnaît trop souvent. Presque toujours la misère soulage la misère. Quand l'indigence a peu, elle donne encore et partage avec joie. Son présent est d'autant plus cher qu'il n'est ni promis ni attendu longtemps ; il fait d'autant plus de bien qu'il n'est pas reproché. Le pauvre reçoit du pauvre sans

rien demander ; ses malheurs ont parlé plus éloquemment que toutes les prières, plus fortement que toutes les importunités...

José, rendu à la vie par les bienfaits de la charitable marchande, ne songea plus au passé ; un verre de vin, trois ou quatre petits gâteaux, le rappelèrent à la joie.

—Paris ne veut plus de mes chansons, ajouta-t-il ; tout beau ! Paris, je ne t'en donnerai plus : ailleurs on écouterait volontiers le petit Savoyard. Allons, Médor, partons gaiement, et sans perdre de temps.

Médor, qu'une demi-ration avait rendu le plus fou des chiens, sauta, fit mille tours, alla et revint, bondissant sans cesse, caressant son José, qui, de suite, se dirigea vers le faubourg Saint-Martin. Rien ne retardait son départ ; il n'avait ni maîtresse d'hôtel à payer, ni valet à récompenser de ses prétendus services, ni effets à plier, ranger, emballer ; il n'oubliait rien et ne pouvait rien perdre sans se perdre lui-même, puisqu'il avait le droit de dire avec ce philosophe de l'antiquité fuyant sa ville désolée :

J'emporte tout avec moi.

Il emportait tout, sans doute ; mais ce tout était rien ; de sorte que son fardeau ne le fatiguait pas beaucoup, il fut en état de faire sans peine quelques bonnes lieues dans la campagne. Se trou-

vant sur la route de Châlons-sur-Marne, il la suivit constamment, échangeant, dans les villages par où il passait, des chansons, des airs de vielle et les tours de Médor, contre le pain nourricier du paysan et les lits de paille des granges hospitalières.

Il ne lui arriva rien de remarquable de Paris à Châlons, où il séjourna quelque temps sans faire fortune. De cette ville, il lui prit fantaisie d'aller à Reims. C'est chose facile : il n'y a qu'à parcourir un chemin de dix lieues monotone, dégarni des beautés dont la nature ailleurs a paré son sein. José voulait mieux que cela ; c'est-à-dire des fleurs, des arbres touffus et de jolis villages. Il se détourna donc ; on lui indiqua une voie large, unie, sablée, et par elle il parvint à Bouzy, en un jour. Certes, il ne se pressa pas, car de ce village à Châlons on ne compte que quatre lieues et demi, je crois. Il n'avait pas fait plus grande diligence de Paris au chef-lieu du département de la Marne, puisqu'il fut près de quatre mois en route, et n'entra que sur la fin d'avril dans les *Champs Cataloniques*.

N'allez pas conclure de là qu'il s'amusa ; il n'avait garde de dépenser ainsi un temps précieux : il restait cinq ou six jours dans les petites villes ou bourgs qu'il rencontrait, et ne quittait un endroit qu'au moment où la recette commençait à baisser.

Que fit-il à Bouzy, si renommé par ses vins rouges?—Beaucoup de choses: Un brave villageois lui donna de l'occupation et se servit utilement de ses bras pendant la moisson. On lui conseilla d'attendre l'époque des vendanges; il attendit et vendangea, puis se remit en route, fortifié par quelques rasadés. Il passa par Louvois, où il vit un château neuf et rempli de royaux souvenirs, arriva tout essoufflé à un petit hameau appelé le Cran de Ludes, et de la haute montagne où il était, il descendit donc la plaine et entra dans Reims, où il demeura quinze jours environ. Il en sortit ensuite pour suivre le cours de la Vesle, bordée de villages.

Il était alors en veine de bonheur, car il n'avait pas fait six lieues que déjà il avait trouvé un excellent quartier d'hiver, où il put s'établir durant la mauvaise saison.

Nous l'avons vu successivement aide-geôlier à Mâcon, messager chez M. Malicet, moissonneur, vendangeur à Bouzy; maintenant il va nous apparaître le visage blanc de farine.

Un meunier, nommé Grégoire, qui l'avait un soir admis à sa table, fut tellement charmé des réponses de son convive, qu'il lui proposa de rester dans sa maison en qualité de garçon de moulin. L'offre fut acceptée, et le lende-

main José était à l'ouvrage. Il lui fallut peu de temps pour se mettre au courant des travaux, et M. Grégoire eut lieu de se féliciter de son acquisition. Actif, laborieux, José ne mérita jamais un seul reproche, et, sans doute, il n'aurait pas quitté de sitôt le meunier, sans un triste événement.

Il avait pour compagnon au moulin un homme grand et robuste, capable de porter sur ses épaules deux sacs de farine et José pardessus. Dans les premières semaines l'union fut intime, les égards mutuels; mais le malin Antoine n'agissait ainsi d'abord que pour se concilier l'attachement de José, qu'il espérait trouver ensuite docile et prompt à exécuter ses ordres. Tant qu'il ne demanda rien d'impossible, son subalterne obéit avec joie; mais du moment où il le pria d'aller lui prendre dans la cave de M. Grégoire quelques bouteilles dont le contenu faisait ses délices, il ne rencontra plus que résistance obstinée. En vain promit-il moitié de l'agréable liqueur, en vain le menaçait-il de toute sa colère; José lui répondit toujours que jamais il ne consentirait à voler son maître.

Antoine jura qu'il se vengerait; ce qu'il fit en effet.

Une somme d'argent disparut, sur ces entrefaites, du secrétaire de M. Grégoire, et Antoine eut la

méchanceté, d'accuser son compagnon dans la chambre duquel on découvrit, cachées dans un coin, quelques pièces de monnaie.

Cette preuve matérielle convainquit le meunier, qui maltraita José de paroles.

— Où sont, lui dit-il, tes épargnes ? Je les exige en dédommagement.

— Je les ai envoyées à ma mère.

— Avec les miennes, sans doute ! Peu importe ; j'écrirai, s'il le faut, dans toute la Savoie ; je me ferai restituer mon bien, et j'instruirai ton hameau de ta conduite criminelle.

— De grâce, Monsieur, n'agissez pas ainsi ; je suis innocent, et vous seriez désolé un jour d'avoir accablé une mère de douleur et couvert son fils d'ignominie. Je vous laisse en gage ce que j'ai de plus cher en ce pays, ma vielle ; prenez-là ; je vous quitte pour aller gagner ailleurs de quoi vous satisfaire et la retirer de vos mains.

M. Grégoire ne savait s'il devait accepter ; quelques minutes de réflexion le décidèrent : il consentit à tout, persuadé que José était coupable, puisqu'il semblait composer avec la crainte. Toutefois il ne le vit pass'éloigner sans attendrissement. Accusé de barbarie par madame Grégoire, qui lui reprochait de laisser partir

ainsi un jeune homme au commencement de la nuit, il lui proposa de rentrer chez lui, promettant de tout pardonner s'il voulait avouer sa faute et s'engager à travailler pour réparer le vol.

— Merci de votre offre, répondit José ; je ne suis pas coupable et n'ai point besoin de pardon. Ce que je désire, c'est une justification : je l'obtiendrai.

Il salua honnêtement son maître, et, portant sa main au cœur pour remercier madame Grégoire de la tendresse qu'elle lui avait témoignée et des efforts qu'elle faisait encore pour le retenir, il s'éloigna tristement, quoique avec une noble fierté.

Elle ne messied pas à l'innocent, cette fierté, et José avait raison de s'appuyer sur sa conscience. Il lui sembla beau de souffrir courageusement l'injustice d'autrui, et d'obtenir par lui-même sa réhabilitation aux yeux de Grégoire. Il rêvait donc aux moyens de se tirer du mauvais pas où il était engagé, quand au détour d'un petit bois, il fut joint par Antoine, qui lui dit d'une voix dolente :

— Je te plains, mon pauvre José, quoiqu'il ne tienne qu'à toi de rentrer dans les bonnes grâces de notre maître.

— Dites plutôt que cela dépend de vous seul ; vous me parlez des bonnes grâces de mon maître, mais vous n'ajoutez pas que ce

sont les vôtres que je dois rechercher d'abord.

—C'est cela même : montre-toi désormais plus complaisant, et, par moi, l'accusation qui t'afflige retombera sur un autre.

—A ce prix, je préfère rester chargé du crime qu'on m'impute; ce n'est point un autre innocent qu'il faut sacrifier, mais le coupable, que vous connaissez mieux que moi.

—Tu fais le brave à propos, maître José; je te souhaite bon voyage et bonne chance; adieu.

(A Continuer.)

Histoire.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXXVI.—S. BRUNO.

S. Bruno est le plus illustre parmi les saints personnages qui, dans la seconde moitié du x^e siècle et dans la première moitié du xii^e, modifièrent la règle de S. Benoit, et introduisirent dans l'Église de nouveaux ordres religieux.

Né à Cologne, d'une famille distinguée, Bruno se consacra de bonne heure à Dieu. Il étudia d'abord à Calogne, puis à Reims

où d'élève il devint bientôt maître. Grande était sa science, plus grande encore sa piété. Chancelier du diocèse, le premier après l'archevêque, il eut quelques démêlés avec celui-ci, pour des abus que maintenait l'archevêque, bien moins pieux que Bruno.

A cette occasion, Bruno, malgré les belles perspectives qui s'ouvraient devant lui, fut pris du désir de quitter le monde et de se donner plus complètement encore à Dieu. Il se retira donc, avec six de ses amis, dans une solitude non loin de Reims. Vouloir une retraite plus profonde, on lui conseilla de s'adresser à Hugues, évêque de Grenoble, en Dauphiné, zélé prélat dans le diocèse duquel abondaient les montagnes sauvages, couvertes de forêts presque inaccessibles.

C'était là le désert que cherchait Bruno. Hugues lui assigna, à lui et à ses compagnons, un lieu appelé *la Chartreuse*. Ils y construisirent des cabanes, une chapelle, puis une église, plus tard un monastère, où les religieux étaient à la fois réunis et séparés : réunis à l'office, le dimanche; la semaine, habitant chacun une cellule où ils se livraient à la prière, à la méditation, aux exercices de la pénitence, au travail des mains : le jardinage pour les uns, pour les autres la copie des manuscrits. Leur nourriture, leurs vêtements, même leur égli-

se, tout était pauvre parmi les Chartreux ; leur silence était presque perpétuel, et ils se relevaient toutes les nuits pour chanter l'office.

La sainteté de Bruno était telle que le nombre de ses disciples augmenta rapidement. Plusieurs, pour mener la vie mortifiée des Chartreux, renoncèrent à tout l'éclat de la fortune et des dignités. L'évêque de Grenoble, Hugues, prit Bruno pour directeur.

Un ancien élève de Bruno, du temps qu'il enseignait à Reims, étant devenu pape sous le nom d'Urbain II, se souvint de la sagesse et des hautes vertus de son maître, et manda Bruno à Rome, pour s'aider de ses lumières dans plusieurs affaires délicates.

Bruno quitta bien à regret ses chères montagnes, et partit, accompagné de quelques-uns de ses disciples qui n'avaient pu se résoudre à se séparer de leur père.

Au bout de quelque temps, cependant, ils comprirent que la paix et la solitude valaient mieux que tout le reste. Bruno, les larmes aux yeux, les vit repartir pour le Dauphiné.

Même à la cour pontificale, Bruno vivait comme un vrai religieux. Mais il avait soif de quelque chose qui ressemblât à la Grande-Chartreuse... Il obtint donc du pape la permission de se retirer à Squillace, en Calabre. Il

y fonda deux monastères. Là, comme en France, son influence sur ses religieux et les populations environnantes fut immense. Il mourut saintement en 1101, et fut enseveli à Notre-Dame de la Torre.

Je ne sais si vous avez vu quelquefois des Chartreux, mes chers amis. Pour moi, j'ai eu le bonheur de monter deux fois à la Grande-Chartreuse. J'ai causé avec quelques-uns des bons Pères. Jamais je n'ai rien vu de plus pieux et en même temps de plus aimable. Mortifiés pour eux-mêmes, les Chartreux ne sont pour les autres qu'indulgence et bonté.

Si vous étiez tentés de vous demander à quoi ils servent, je vous engagerais à regarder seulement cette montagne qu'ils ont défrichée, à la sueur de leur front, au grand avantage de tous les pays d'alentour. Maintenant encore, les Chartreux sont les bienfaiteurs des pauvres. Que dire du bien que l'Ordre fait aux âmes, tant à celles des Pères eux-mêmes, qui vivent dans la paix et dans la prière, qu'aux âmes de tant d'autres qui ne s'en doutent pas ? Combien qui ne savent pas prier et qui doivent aux prières de ces fervents religieux une bonne pensée d'où naît leur conversion ! Combien de voyageurs aussi et de touristes qui vont à la Grande-Chartreuse, conduits par la seule curiosité ! Dieu les y

attend.... En voyant ces moines si détachés de toutes les aises de la vie, si mortifiés, vivant de si peu de chose, si heureux de cette vie de prière et de travail, combien ont fait de salutaires réflexions, et, s'ils sont loin encore d'être des saints, ont cessé du moins d'être des impies et des pécheurs, et travaillent à devenir de fidèles enfants de l'Église!

A l'ordre des Chartreux ajoutons, parmi ceux qui furent fondés vers cette époque et dont la règle n'est qu'une réforme ou une application plus sévère de celle de S. Benoit, les *Prémontrés*, établis par S. Norbert en 1120; — *Cîteaux*, fondé par S. Robert; — les *Trinitaires*, voués surtout au rachat des captifs et qui eurent pour fondateurs, vers l'an 1160, S. Jean de Matha et S. Félix de Valois.

(A continuer.)

LA MÈRE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

(Suite.)

CHAPITRE XII.

La Mère Marie de l'Incarnation vient de dire à son fils; " Mes croix prirent fin pour vous en ce temps-là; " elle donne donc à

entendre que les épreuves et les souffrances continuaient pour un autre sujet. En effet, elle était toujours en instances et en expiation pour une de ses nièces, fille de cette sœur chez laquelle elle avait supporté tant de travaux et d'humiliations.

C'était, dit Claude Martin, une jeune fille de quinze ans, douée de tous les attraits de la beauté et des charmes de l'esprit que peut désirer une jeune personne disposée à chercher son bonheur dans le monde. Sa mère, qui l'idolâtrait en quelque sorte, n'avait rien négligé pour joindre tous les avantages de l'éducation la plus soignée aux qualités qu'elle avait apportées en naissant. Son père étant mort, elle se trouvait en possession d'une fortune considérable. Enivrée de tous ces avantages humains, dont elle était loin de comprendre la fragilité, elle n'avait de pensées et d'estime que pour les vanités du siècle. Voir et être vue, se livrer aux divertissements avec toute la fougue de son jeune âge, telle était son unique préoccupation. Si on lui eût dit que, grâce aux prières de sa tante, elle se déciderait un jour à renoncer entièrement au monde et à embrasser comme elle l'état religieux, elle eût accueilli cette prédiction avec une dédaigneuse incrédulité. C'était pourtant là ce qui était arrêté dans les desseins de Dieu, et ce

qui eut lieu d'une manière si extraordinaire, dit Claude Martin, qu'elle mérite d'être rapportée en détail, afin de faire voir la force de la grâce qui vint à bout d'un cœur aussi mondain, et la puissance des prières qui méritèrent une aussi éclatante victoire.

La vanité de la jeune fille fut précisément le moyen dont Dieu se servit pour arriver au but que se proposait sa miséricorde. Il permit qu'elle réussit plus même qu'elle n'eût voulu dans son désir de plaire. En effet, un bon nombre de jeunes gens de qualité jetèrent les yeux sur elle. Au commencement, elle dut être fière d'un pareil succès, peut-être même affecta-t-elle de paraître en suspens afin de rendre plus ardents les désirs de ceux qui aspiraient à sa main. Quoi qu'il en soit, l'un de ces jeunes gentils-hommes, officier de la maison du roi, fut pris pour elle d'une passion si vive qu'il jura de l'épouser à tout prix. Craignant que le moindre retard ne lui fit préférer un de ses concurrents, il résolut d'employer la force au moyen d'un enlèvement. Aujourd'hui, un pareil acte de violence paraît tellement impossible que personne ne s'arrêterait à la pensée de le tenter, surtout en plein jour et au milieu d'une ville; mais l'histoire des siècles passés nous en offre une foule d'exemples.

A une époque plus reculée,

ces abus de la force brutale inspiraient une sorte de terreur qui rendait la résistance impossible; mais au milieu du XVII^e siècle, l'indignation publique commençait à se manifester avec énergie; on se montrait résolu de ne plus laisser de pareilles monstruosités impunies. Aussi, à la première nouvelle de cet enlèvement, une foule d'hommes généreux s'offrent à la mère pour poursuivre à main armée le ravisseur de sa fille. On s'informe de la route que la voiture a suivie et l'on a bientôt découvert le lieu où elle s'est arrêtée. C'était un château où la jeune fille se trouva entre les mains d'une demoiselle qui paraissait l'attendre. Cette personne, d'une certaine condition, à ce qu'il paraît, joua son rôle avec le plus d'habileté possible, usant de procédés aussi convenables qu'ils peuvent l'être en pareil cas pour faire consentir la prisonnière à épouser son ravisseur. Mais cette enfant de seize ans était douée d'une énergie de caractère qui, sous ce rapport, la rendait une digne nièce de la Mère Marie de l'Incarnation. Vivement pénétrée de l'injure qui lui était faite, elle rejeta avec indignation les propositions d'une inconnue qui ne rougissait pas de se prêter à un attentat aussi odieux.

Heureusement la mère arrive avec une troupe nombreuse de

défenseurs bien résolus de venger sa cause à quelque prix que ce fût. Le ravisseur tenta de se mettre en défense à l'aide de ses gens ; mais les assiégeants livrèrent l'attaque avec une telle énergie que la capitulation devint vite une nécessité. De part et d'autre on y mit des conditions. La mère voulut avoir sa fille sur-le-champ, bien entendu ; le gentilhomme demanda la vie sauve et la permission d'aller cacher ailleurs son ignominie, c'est-à-dire de n'être pas lié et emmené comme un malfaiteur, ce qui lui fut accordé. On voit, par les lettres de la Mère Marie de l'Incarnation et par la Vie de Claude Martin, que cela dut se passer en 1641. (1)

Soit pour obvier à de nouvelles tentatives, soit pour dissiper

les ombres restant peut-être dans l'esprit du public relativement à l'honneur de sa fille, la mère poursuivit le coupable en justice, et l'affaire fut portée devant la Tournelle, chambre du Parlement qui jugeait les affaires criminelles. La jeune fille parut elle-même au tribunal et elle parla avec tant de force et d'éloquence, qu'elle fit d'admiration des juges. Elle gagna complètement sa cause, en sorte que le ravisseur fut condamné avec tous ses complices et obligé de fuir ou de se cacher.

(A Continuer)

(1) Quoique bien jeune encore, et malgré ses goûts légers et frivoles, la nièce de notre vénérable Mère laisse voir, en cette circonstance, une énergie qui ne se démentira pas, et dont elle donnera des preuves encore plus remarquables, lorsque, devenue orpheline de père et de mère, elle sera, en quelque sorte, abandonnée à ses seules ressources. Nous ne sommes plus accoutumés à voir des enfants de quinze ou seize ans montrer cette précocité d'intelligence et cet aplomb de volonté, dus autrefois à la prédominance de l'élément religieux dans l'éducation. A nulle autre époque depuis l'ère des martyrs, les caractères ne se montrent autant dans toute leur

grandeur qu'au XVII^e siècle. Si l'on en étudie l'histoire avec attention, il sera facile de se convaincre qu'il a été par excellence le siècle des grands caractères de femmes. C'est surtout en étudiant les annales des communautés religieuses que l'on en trouve des preuves multipliées. Nous avons mis pour notre part cette vérité en évidence, en publiant nos deux volumes de l'*Histoire des Ursulines de Blois*.

L'instruction que l'on donnait alors aux jeunes filles était moins étendue, il est vrai ; on chargeait moins leur mémoire ; mais les autres facultés se développaient davantage.

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 1er Mai 1878.

A Méditer.

Notre siècle est un siècle d'éclat trompeur, de bruit étourdissant et d'agitation désordonnée, disons-nous avec M. Adrien Rouquette.—La matière fait des progrès, l'intelligence rétrograde.

Notre siècle est impatient, il est inquiet, il se hâte : Où va-t-il ? Il va à l'abîme qu'a creusé et sa démesure et son audace ; il est à la veille d'une grande catastrophe.

Comme ces noirs oiseaux qui se gorgent de chairs en putréfaction, l'imagination dépravée de ce siècle se nourrit avec avidité des romans enfantés dans un délire impie ; il se repaît de ces romans, fades ou froids, ineptes ou pédants, et qui exhalent une odeur nauséabonde de morgue et de salle de dissection ; une odeur cadavéreuse, dont les miasmes pestiférés trahissent les foyers d'infection d'où sont sortis ces fruits monstrueux, d'où est éclos cette contagieuse pullulation de dévergondage et de perversité. Aussi, la société actuelle, rongée jusqu'au fond de ses entrailles, tombe-t-elle en pourriture, et sent-elle déjà cette odeur indéfinissable qui annonce une mort

prochaine, si un miracle de la Providence ne la sauve dans son agonie.

La présence et la multitude des *oiseaux noirs*, le déluge de romans purulents, tout, oui, tout constate l'état cadavéreux, l'état désespéré de ce siècle-veillard, qui se dissout rapidement et s'affaisse sous le poids de ses innombrables iniquités.

Les époques de décadence sont des époques de grands accouchements de romans impurs. Les littératures faibles et faciles, larmoyantes et sentimentales, sont des littératures *romanesques* et *romantiques*. Ces littératures irréligieuses précèdent et appellent les hordes sauvages et vengeresses qui viennent, au nom de Dieu qui les pousse, délivrer la société mourante des sophistes, des rhéteurs et des romanciers, plus sauvages que ces hordes elles-mêmes par leur égoïsme raffiné et leur impiété sacrilège. Il faut donc les foudres du ciel pour purifier les atmosphères de la terre chargées de toutes les impuretés pestilentielles. Il faut un arôme mystique pour préserver l'humanité d'une corruption dissolvante. Il faut des anges tutélaire à côté des monstres lettrés qui minent les fondements de la société et menacent le salut public.

“ Ces âmes que Dieu appelle à des voies supérieures,—dit Gœrres, une des plus brillantes gloire

de l'Allemagne moderne, — étant élevées audessus de la nature qui les entoure et de la société dont elles font partie, dans une troisième région supérieure et invisible, se trouvent par là même, vis-à-vis des deux premières, dans un tout autre rapport que ceux qui appartiennent soit à la nature par tout leur corps, soit à la société par toute leur âme. La nature, de son côté, suit ses voies sans aucun égard pour le mystique. La société elle-même n'entend pas grand chose à ces rapports mystérieux et intimes qui unissent l'âme à Dieu. Tous ceux qui suivent le train ordinaire de la vie, prospèrent dans le monde, au physique comme au moral; mais ceux que Dieu veut conduire par des voies particulières, apparaissent comme des étrangers, comme des météores d'un monde supérieur au milieu de la société, dont l'ordre est un désordre pour eux, comme ils sont pour elle un objet de scandale; aussi ne se trouve-t-il point de place pour eux dans ce monde. La terre n'étant point leur centre de gravité, ils ne peuvent en quelque sorte, y poser le pied. Plus accoutumés à voler qu'à marcher, ils se sentent bientôt comme enlevés, et jetés çà et là, semblables à des oiseaux assaillis par les tempêtes, et emportés par les éléments déchainés. Leur âme, accordée d'après une autre toni-

que que les âmes vulgaires, ne rencontrent partout que dissonances, et ce qu'il y a en eux d'étrange ne peut s'accorder avec quoi que ce soit. La nature et la société se sentent trop puissantes et trop fortes pour se laisser détourner de leurs voies ordinaires. C'est donc à eux qu'il appartient de subir toutes les conséquences de ce désaccord entre eux et elles, et ces conséquences se produisent, dans le domaine physique, par les maladies et les douleurs de toute sorte, et dans le domaine moral, par des épreuves continues, qui servent à dompter complètement leur nature et à exercer leur patience."

Voici maintenant comment s'exprime l'aimable et doux Tauler:

"Vous trouverez des hommes, entichés de leur sagesse, qui viendront vous dire: Vous devez faire *ceci* ou *cela*; qui veulent soumettre tout le monde à leurs jugements. Bien souvent ces hommes, après avoir brillé pendant quarante ans dans la vie spirituelle, ne savent pas même où ils en sont. Quand ces gens voient un homme dont la vie leur paraît singulière, ils crient aussitôt à la nouveauté, et ne voient pas que les voies cachées de Dieu leur sont inconnues. Ah! que de choses étranges on verra un jour en ceux qui croient que rien ne leur manque!"

Et cependant, ces âmes con-

templatives, ces âmes exceptionnelles qui paraissent singulières, ces âmes si éprouvées, ce sont les âmes qui prient et à qui Dieu accorde toutes les grâces qu'elles demandent pour leurs frères ! Ces âmes, ce sont les âmes qui aiment, qui adorent, qui expient, qui s'immolent ! Ces âmes, ce sont les âmes qui poussent l'héroïsme jusqu'à la mort qui donne la vie !

“Je crois que ceux qui *prient* font plus pour le monde que ceux qui *combattent*, et que si le monde va de mal en pis, c'est parce qu'il y a plus de *batailles* que de *prières*. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens, pour moi, que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre que Dieu seul connaît, entre les *prières* et les *actions*, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que, s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers !”

Lorsque Jésus-Christ a dit : “Demandez, et vous recevrez,” il a entendu promulguer une loi universelle et irrévocable, une

loi établie pour tous, pour les justes et pour les pécheurs, pour les chrétiens et pour les fidèles ; une loi sans exception, ni à l'égard des personnes, ni à l'égard des choses. Ce que l'Eglise ne peut accorder, ce que les sacrements ne donnent point, ce qui n'est pas dû aux œuvres les plus méritoires, *demandez-le et vous l'obtiendrez !* A l'égard des adultes les sacrements n'ont point de valeur sans la prière ; la prière peut les suppléer tous ! (l'on ne considère ici les sacrements que sous le rapport de la rémission des péchés et de l'augmentation de la grâce.) Mais qu'est-ce que la prière ? Est-ce un discours éloquent, une contemplation sublime ? Non ; Dieu voulait qu'elle fût facile aux plus simples esprits et aux hommes les plus criminels ; il n'exige aucune disposition extraordinaire, et il ne prive personne en aucun temps de la grâce nécessaire pour prier. Tout le monde peut prier ; il ne faut pour cela ni maître, ni livres, ni étude ; l'heure et le lieu sont indifférents. Le silence de la honte, les pleurs du repentir, les gémissements de la douleur, le regard suppliant de la misère, le cri de l'amour, les actions les plus communes et les plus naturelles, la vie toute entière, quand on le veut, devient une prière agréable à Dieu et utile à l'homme. La prière est le sacrement

universel, sans matière ni forme spéciale, dont tout homme est le ministre, que l'on peut recevoir pour tous les besoins, autant de fois que l'on respire, et en quelque état de conscience que l'on se trouve. Un seul acte de repentir suffit pour effacer tous les crimes d'une longue vie; la prière peut obtenir infailliblement le repentir, et l'on a toujours la grâce de la prière. Je le demande au ciel et à la terre, Dieu pouvait-il faire davantage pour notre salut?

Allez, où vous voudrez, aussi loin que vous voudrez, au fond d'une forêt, dans le désert le plus reculé, dans la solitude des solitudes, là où il n'y aura plus de communication possible entre vous et le reste du monde; allez loin, bien loin, le plus loin que vous pourrez, seul, tout seul, partout et toujours, vous aurez ce secours puissant, ce bouclier impénétrable, cette chaîne mystique qui lie l'âme à Dieu, la terre au ciel, l'Eglise du temps à l'Eglise de l'éternité; vous aurez la prière, la prière qui atteint, qui embrasse, qui étirent tout; la prière qui ose tout et qui obtient tout, dans ses élans de repentir. Et, pour prier, nous n'avons pas besoin de longs discours et de signes extérieurs: un battement de cœur, un élan d'amour, une élévation de l'âme, une larme secrète, le silence suffit: Dieu

répond par un miracle à la plus humble supplication qui monte silencieusement du fond de l'abîme de notre misère, et qui appelle la miséricorde d'en haut!

Comment donc se fait-il que si peu d'hommes prient? Comment regardent-ils comme inutile, ceux qui prient pour eux? Comment ne veulent-ils pas que se multiplient les paratonnerres?

Nous avons écrit ces dernières lignes, pour ainsi dire, avec les larmes que nous arrache le spectacle affligeant de la société et avec le sang dont saigne notre cœur navré de douleur et de compassion.

La vérité.

La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme; elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire les honneurs aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable la

pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre ; enfin elle seule inspira des pensées magnanimes, forma des âmes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre. Nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle. En un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes, pour nous apprendre à nous connaître.

Conversion.

Voici ce qu'un grand pécheur converti a écrit à M. le curé de Notre-Dame des Victoires, de Paris : " Monsieur le Curé, j'ai cinquante-quatre ans ; depuis ma première communion, je n'ai plus pratiqué. A vingt-deux ans, je me suis enrôlé dans une société de libres-penseurs. Dieu m'a éprouvé d'une manière terrible. Quatre de mes enfants sont morts ; le cinquième, une petite fille, était malade depuis deux ans. Ma sœur me dit : " Si tu avais confiance en la Sainte Vierge, elle pourrait sauver ton enfant." Je lui répondis : " Si cela est, je croirai à toutes vos folies." On fit une neuvaine à Notre-Dame des

Victoires : le dernier jour l'enfant guérit. Je fus sommé de me rendre ; je baissai la tête. Au mois de juin 1871, j'ai perdu une de mes nièces. Avant de mourir, cette enfant me dit : " Mon oncle, je vais aller auprès du bon Dieu ; je le prierai de vous donner la foi. Et puis au ciel il y a Notre-Dame des Victoires, qui convertit ceux mêmes qui n'y songent pas.... Mon oncle, mettez-vous à genoux et dites avec moi un *Pater* et un *Ave*, et vous verrez que le bon Dieu vous touchera. Depuis lors, je n'ai été tranquille ni le jour ni la nuit, Je suis allé plus de vingt fois à Notre-Dame des Victoires, mais j'en suis toujours sorti sans avoir le courage de me confesser. Un jour enfin, un ami me prit par la main et me conduisit jusqu'au confessionnal ; j'y reçus l'absolution de mes péchés et j'allai ensuite faire la communion près du tombeau du R. P. Olivaint, jésuite, l'un des martyrs de la Commune. Je ne puis exprimer ma joie et ma reconnaissance. Je voudrais pouvoir dire à tous ceux qui se tiennent éloignés de Dieu : " Adressez-vous à Notre-Dame des Victoires."

Locutions Proverbiales.

Etre réduit à quia.—C'est être réduit à l'impossibilité de répondre, comme un argumentateur qui, voulant expliquer le pourquoi d'une chose, s'ar-

réterait à dire : *quia, quia* (parce que, parce que), faute de trouver une raison ; cette expression est tirée des disputes de l'école, où l'argumentation se faisait en latin.

Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.
 Il ne faut pas négliger les amis. Les Celtes disaient : "Sachez que, si vous avez un ami, vous devez le visiter souvent. Le chemin se remplit d'herbes, et les orties le couvrent bientôt, si l'on n'y passe sans cesse."

Point d'argent, point de Suisses.
 Les Suisses, qui servaient autrefois comme mercenaires dans les armées françaises, voulaient être exactement payés, et leur réclamation se réduisait à ces mots : Argent ou congé. L'esprit intéressé des Suisses donna lieu au proverbe Point d'argent, point de Suisses.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1878.

MM. N. Rochette, St. Barthélemi ..	\$1.00
C. Guilmet, do.....	1.00
E. Jacques, do.....	1.00
D. Rouleau, do.....	1.00
F. Sylvestre, do.....	1.00
E. Hamelin, do.....	1.00
Dame N. Paquin, St. Cuthbert.....	1.00
Mgr. J. F. Jamot, Bracebridge.....	1.00
M. Jos. Martel, Québec.....	1,00

HISTOIRE

DES INSTITUTIONS CHARITABLES

DU CANADA.

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1^{re} Livraison est maintenant en vente au Bureau du Foyer Domestique, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à STANISLAS DRAPEAU.

LE PAPE LÉON XIII

Elu par le Conclave comme le digne successeur de Pie IX.

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presqu'au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Editeurs, Cincinnati, O.